

Robert Laffont

Rentrée littéraire  
2013

---





*Littérature française*

4-5

Pauline Guéna  
Que de l'oubli

6-7

Jean d'Ormesson  
de l'Académie française  
Un jour je m'en irai  
sans en avoir tout dit

8-9

Alexis Salatko  
Folles de Django

*Littérature étrangère*

10-11

Patrick Flanery  
Absolution

# Que de l'oubli

« Je dors toute la journée. C'est la dépression, c'est la dépression, ça ? C'est pour ça que je dors tellement ? Je fais des choses, bien sûr, je suis quelqu'un d'occupée. J'ai un enfant, j'ai un travail, enfin j'ai du travail en tout cas, et puis on sort, on voit des gens ; finalement, je me demande quand j'ai le temps de dormir. Et pourtant. Ça me saisit quand je travaille. La tête lourde, si terriblement lourde, tout mon corps lourd, tellement que je peux à peine me traîner jusqu'à mon lit, je tire le store, je me roule sous ma couette, je n'arrange même pas les oreillers, je ne m'installe pas confortablement, vous voyez, non, il faut seulement que je dorme, tout de suite.

En fait, avant, désolée de dire ça mais je glisse ma main entre mes cuisses. Et puis je m'endors.

J'ai honte de dormir dans la journée. Il n'y a que les gens sans valeur qui dorment dans la journée. Les gens désœuvrés, les gens sans volonté, les gens seuls en fait ; j'ai terriblement honte mais rien ne peut empêcher le sommeil, je suis terrassée comme on dit, une chose lourde m'écrase, mon cou est raide, mes yeux me brûlent.

En général, ça commence après le déjeuner. Surtout quand je mange des féculents, pardon d'être triviale mais c'est comme ça ; peut-être que c'est une question d'alimentation, tout simplement ?

Il y a des jours où je peux dormir quatre ou cinq heures d'affilée.

C'est la narcolepsie, ah ah ah. Pardon, je suis nerveuse.

La nuit aussi, oui, je dors. Mais c'est un sommeil plus léger, plus frais. Quand je m'éveille, et c'est souvent, j'ai l'esprit clair, ou angoissé. J'écoute la respiration de Mark. Il dort en me tournant le dos, enlaçant son oreiller. Avant, il dormait tourné vers moi, les mains sur moi. Tellement que ça me gênait pour dormir. Maintenant ça me manque.

Le jour en revanche, quand je dors, je ne peux pas me réveiller vraiment.

Je regarde les chiffres rouges de mon réveil et mes yeux se referment. Encore une heure. Vingt minutes. Encore un peu. Ça ne peut être que la dépression. Non ?

Le soir, je suis de mauvaise humeur parce que j'ai tout raté. Une nouvelle journée perdue à ne rien faire. Tout ce que j'aurais pu mettre dans ce jour, dans cet intervalle autorisé entre deux sommes légitimes. J'ai honte.

Avec Mark, on ne fait plus l'amour. Je ne sais même plus comment on fait d'ailleurs. Je ne pourrais pas le quitter, du coup, il n'y a que devant lui que je n'aurais pas honte de ne plus savoir faire. Tout ça me paraît compliqué. Et un peu dégueulasse, je dois avouer. J'ai essayé d'embrasser un homme, un soir dernier, dans une boîte. J'étais avec des amis que je n'avais pas vus depuis des années, j'avais bu beaucoup de vodka, on est sortis ensemble sous la pluie, on s'est embrassés, nos dents se sont heurtées, nos nez se sont aplatis, c'était pénible et laborieux. Avec mon mari, au moins, on n'a pas besoin de s'embrasser. Le soir on se couche, calmement, je dis "je suis si fatiguée", je dis ça d'une voix de petite fille, je fais l'enfant épuisée, je lui souris, et puis je m'endors, je prends garde à ne pas penser à ce qu'on peut faire dans un lit. À ce qu'on *doit* faire, d'ailleurs, parce que sinon à quoi ça sert n'est-ce pas ? Je voudrais qu'il ait des maîtresses, qu'il me trompe. Je n'aime pas me voir comme une femme castratrice. Je pleure d'angoisse quand je me dis que ce bel homme est privé de sexe à cause de moi. Ça me semble tragique ; il devrait être un mâle puissant et superbe, sauter des filles, voyager, être heureux. Et pendant ce temps, moi, je pourrais dormir.

Je suis une femme sans sexe.

Enfin évidemment, tout ça, c'est quand il est là. Il travaille beaucoup.

Quand je me lève le matin, je pense à d'autres femmes. Mon esprit est plein de ces autres femmes. Dans les livres et dans les appartements, mes amies mes sœurs, debout dans leur cuisine, pieds nus sur le carrelage, en robe de chambre, en kimono, en petite culotte, avec du lait qui chauffe, la bouilloire qui siffle, dans toutes ces cuisines. Je pense à Virginia Woolf, mais stupidement c'est Liz Taylor qui me vient en tête, à cause du

film, je pense à des cigarettes, à des voix d'enfants qui quémangent, à toutes ces têtes boudeuses encore ensommeillées, à ma mère qui mettait du rimmel, à l'odeur du chocolat chaud sur le plastique des biberons, à l'odeur du café, aux gouttes qui tombent et frappent tous ces carreaux, à l'eau du bain qui coule, aux enfants qu'il faut presser, aux miettes qui tombent, aux chaussettes qui sont si difficiles à enfiler. Si j'étais grand reporter, je dormirais peut-être encore à cette heure, sur un lit dans un baraquement, dans un hôtel anonyme, dans une chambre inconnue. Si j'étais une rock star, j'irais à peine me coucher, j'aimerais le whisky et je n'aurais pas arrêté de fumer. Ça fait cliché, hein ?

"Mettez vos chaussures, nous partons."

Dehors, temps clair, voitures à l'arrêt, pas pressés sur les trottoirs mouillés. Je me sens toujours heureuse, à l'orée d'une journée toute neuve, tremblante, à peine née. Tout est possible, pour un instant.

Mais après, c'est le vide. Je reviens à pas lents à la maison. Dans le cocon de l'appartement, l'odeur douceâtre du petit-déjeuner flotte encore, le silence bourdonne à mes oreilles, le téléphone sonne et je sais d'avance ce qu'ils veulent me vendre (Bonjour, ici Claude Martin de Cuir Center. Vous connaissez la vache sur un canapé ?), je ne comprends pas leur obstination, puisque j'ai dit non, pensent-ils qu'un jour, de guerre lasse, je passerai commande d'un canapé d'angle en cuir fauve ? Juste pour avoir la paix ? Je laisse sonner. Il faudrait faire le ménage, mais c'est plutôt l'heure de travailler, comment font les autres, je ne me souviens plus quand il faut faire toutes ces choses, quel est le juste moment ? Je regarde mon salon et je me sens gagnée par l'indécision. C'est très féminin, ça, l'indécision, autant que l'hystérie, non ? Je ne sais pas par quoi commencer. Le silence se fait assourdissant. Et si j'allais me coucher, un peu ? Je le ferai plus tard. J'ai tellement honte. Mais que voulez-vous, je suis fatiguée. Fa-ti-guée. Ou alors, c'est la dépression, tout simplement. Et qu'est-ce qu'on y peut, alors ?

Ah c'est l'heure, n'est-ce pas ? Je sens à la qualité de votre écoute que c'est l'heure. Ça y est, on sonne. J'y vais, j'y vais. Oui, à la semaine prochaine. »

# Que reste-t-il de nos rêves de jeunesse ?

*Gabriel, engagé volontaire à vingt ans, est victime d'un attentat. Avec l'explosion, tous les êtres, toutes les minutes, tous les lieux qui ont constitué sa vie éclatent en une constellation d'histoires. De ces destinées tressées ensemble, proches un jour, séparées le lendemain par les événements, les kilomètres ou l'oubli, émane un sens qui dépasse puissamment la somme de chaque vie. Comédie humaine ultracontemporaine, Que de l'oubli dit avec quel fracas le temps passe, délite nos rêves et forge nos existences.*

Parution le 22 août 2013

Pauline Guéna

Que de l'oubli

roman

Pauline Guéna est romancière et scénariste. Elle est l'auteure du *Fleuve* (Prix du premier roman Edmée de La Rochefoucauld, 2005) et de *Pannonica* (2007). *Que de l'oubli* est son troisième roman.



# Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit

« Où le lecteur en apprend un peu plus sur une monarchie pleine de mystère, où il se lie avec le major Alistair McPherson, MC, VC, DSO, où il se promène avec lui à travers l'Inde des maharajahs entre des éléphants en proie à un vif chagrin et une jeune mariée qui n'a pas froid aux yeux et où il pénètre grâce à lui dans le dzong perché de Trongsa, au cœur du royaume du Dragon.

[...]

Grand, l'air toujours étonné, presque roux, avec une moustache qui aurait pu paraître ridicule sur tout autre que lui – et peut-être même sur lui –, qui aurait pu penser que le major Alistair McPherson, MC, VC, DSO, allait jouer un rôle dans ma vie ? Il l'a joué parce qu'il aimait l'Empire britannique, le raj, l'armée, le golf – et ma tante Françoise. Il l'avait rencontrée sur un terrain de golf, à Saint-Nom-la-Bretèche ou à Biarritz, et il s'était attaché à elle. Que s'est-il passé entre le major et ma tante ? Qui le sait ? Pas moi. Le major était mort depuis belle lurette quand ses photos et son nom sont parvenus jusqu'à moi. Il avait eu le temps, en tout cas, dans les premières années après la guerre de 14, d'emmener tante Françoise et son mari dans les Indes encore anglaises.

Ils s'étaient promenés tous les trois à cheval, en voiture et à dos d'éléphant ou de chameau à travers un Rajasthan qui n'était pas encore la proie des *tour operators* et où les palais des maharajahs et des maharanées n'étaient pas encore transformés en hôtels de luxe à l'usage des *traders*. Ils avaient passé des jours et des nuits d'enchantement à Jaipur, à Jodhpur, sur les bords du lac d'Udaipur et à Jaisalmer. Dans un des pavillons de Fatehpur Sikri, la ville d'Akbar abandonnée pour cause de manque d'eau quelques années après sa fondation, spécialement aménagée pour le major et ses hôtes, ils avaient passé trois nuits de rêve dont les échos parvenaient encore vingt ans plus tard jusqu'à la table de pierre de Plessis-lez-Vaudreuil.

Mon oncle et ma tante racontaient volontiers leurs promenades sur le lac enchanteur d'Udaipur qui devait servir de cadre, bien des années plus tard, à une des aventures de James Bond, leur visite au gâteau de miel rose du palais des Vents

de Jaipur, leur entrée à dos d'éléphant dans le fameux Amber Palace, avec ses enfilades de cours, de bassins, d'escaliers, son gynécée, sa galerie de miroirs, et son jardin dans une île, au pied des remparts, et où vous ne vous promenez qu'avec les yeux, l'enterrement auquel ils avaient assisté d'un frère du maharajah de Jodhpur qui portait le titre enivrant de maître des éléphants.

Ces irrésistibles animaux lui étaient si attachés que, le jour des obsèques, au passage du cercueil qui défilait devant eux, ils levaient l'un après l'autre leur trompe en signe d'adieu et les spectateurs bouleversés voyaient des larmes couler de leurs yeux.

Oncle Édouard et tante Françoise ne se privaient pas non plus de donner une foule de détails sur leurs liens avec la maharanée de Jaipur, encore toute jeune en ces temps-là, qui venait de se marier et qui était en effet une personne remarquable. Elle était la fille du maharajah de Gwalior, et elle avait été élevée dans ce merveilleux palais de Gwalior, mi-trésor d'art, mi-forteresse, chef-d'œuvre de la chevalerie rajpoute, qui dresse au centre du continent indien son architecture échevelée où se mêlent stalactites de pierre, écrans de marbre ajouré, faiences émaillées en panneaux ou en frise représentant des tigres, des oiseaux, des éléphants, des crocodiles. Elle avait été fiancée à quinze ans à un maharajah du nord de l'Inde, au pied de l'Himalaya, et elle était tombée amoureuse du jeune et charmant maharajah de Jaipur qui offrait un seul inconvénient : il était déjà marié et même pourvu de deux femmes. Avec une audace incroyable en ce temps-là et dans son milieu, elle avait rompu ses fiançailles et elle était devenue la troisième épouse du maharajah de Jaipur. Le mariage s'était révélé très heureux à la surprise de sa mère qui lui aurait murmuré ces mots dépouillés d'artifice : "J'aurais tant voulu que tu épouses un célibataire..."

Le major McPherson ne s'était pas contenté de trimballer ses hôtes français dans le Rajasthan, à Kajurao, dans les jardins de Delhi. Il avait souhaité leur laisser le souvenir d'une expérience unique à cette époque. Il leur proposa de les accompagner au Bhoutan où il devait remettre au souverain un message du vice-roi des Indes. Mon oncle et ma tante n'hésitèrent pas longtemps : ils acceptèrent.

L'expédition fut, sinon périlleuse, du moins longue et difficile. Entourés d'un petit détachement de soldats anglais et hindous, les trois voyageurs se déplacèrent d'abord en train et en voiture, puis à cheval et, à plusieurs reprises, dans des passages particulièrement escarpés ou ardu, à pied. Venant du Bengale-Occidental,

ils pénétrèrent dans le Bhoutan par la bourgade de Phuentsoling et mirent quatre jours à parvenir dans la vallée de Paro où s'élève depuis des siècles le temple vénérable de Taktsang. Le fameux guru Rimpoché y était arrivé il y a mille ans avec plus de facilité en volant sur le dos d'une tigresse ailée pour combattre huit milices d'esprits mauvais et pour convertir la région au bouddhisme. Les voyageurs passèrent quelques jours à Taktsang, détruit en avril 1998 par un incendie déclenché par la chute d'une lampe à beurre, événement qui a provoqué une profonde émotion bien au-delà des frontières du Bhoutan. [...]

« De la joie

C'est peut-être parce que je suis idiot que j'ai tant aimé la vie et le monde. Je savais qu'ils étaient cruels, qu'ils roulaient en aveugles dans les espaces infinis, qu'ils se moquaient bien des pauvres créatures trimbalées par leurs flots, qu'ils finissaient toujours par l'emporter sur nous et par nous piétiner. N'importe. Je les ai admirés éperdument. Je les ai aimés à la folie.

Je me suis toujours présenté comme le benêt de la crèche, comme le Candide de service, comme un semi-demeuré prêt à taper dans ses mains, les yeux écarquillés, devant le spectacle peut-être truqué du monde. J'ai aimé le soleil, la lumière, l'eau, les arbres, les éléphants, la neige sur les montagnes, la vie en train de s'ouvrir dans les vallées au printemps et cette rumeur indistincte qui annonce l'amour dans le cœur des jeunes gens.

Le monde est beau. Il me donne du plaisir, du bonheur et la joie. Le plaisir est un jeune homme à qui la tête tourne dans les étoiles. J'ai aimé le plaisir. Le bonheur est calme, aussi durable que possible, plutôt ennemi du temps qui passe, parfois mélancolique. Il a quelque chose de bourgeois, d'installé, de retraité et de bovin. Je ne l'ai jamais méprisé. La joie, c'est autre chose. Loin de nous enfoncer dans le monde à la façon du plaisir et du bonheur, elle nous en détacherait plutôt. Elle est religieuse et asociale. Elle est métaphysique. Elle éclate comme un tonnerre. Elle détruit tout sur son chemin. Elle se consume elle-même, elle s'oublie, elle se nie. Il y a quelque chose dans la joie qui ressemble à l'adoration. Elle nous élève au-dessus de nous. Elle nous transporte ailleurs. Elle nous ouvre les portes d'un univers inconnu et plus beau que le nôtre. Elle jaillit de notre monde et elle nous en montre un autre où règne la beauté. »

# Une randonnée dans la beauté du monde

---

*Un livre en trois parties dont chacune illustre la vision du monde de l'auteur.  
Un roman de société : nous vivons une époque de transition – livres, familles, mœurs, frontières, monnaies, religions. Un roman d'amour : un écrivain cherche sa voie et il ne s'en sort que par l'amour d'une femme. Un roman de l'univers : il y a au-dessus de nous quelque chose de sacré, et Dieu est un des principaux personnages du roman.  
Un texte aisé et profond ; on y retrouve ce qui a fait le succès des précédents ouvrages de Jean d'Ormesson, la foi en la littérature, l'importance des sentiments, l'absence d'illusions, la recherche de la vérité, le goût du bonheur.*

Parution le 22 août 2013

Jean d'Ormesson  
de l'Académie française

Un jour je m'en irai  
sans en avoir tout dit

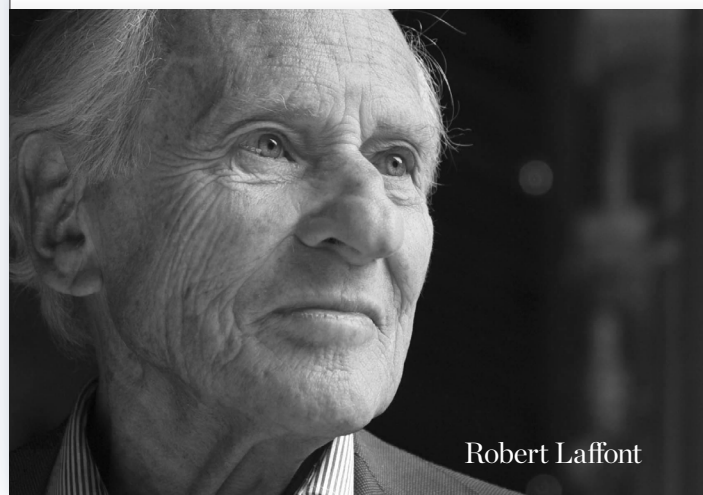
---

roman

---

Jean d'Ormesson, de l'Académie française, écrivain et éditorialiste, a publié trente-sept livres. La plupart ont été de grands succès, dont *C'est une chose étrange à la fin que le monde*, Robert Laffont, 2010. *La Conversation* – théâtre – est parue en 2012 chez Héloïse d'Ormesson.

---



# Folles de Django

« Maggie retrouva Django au Tourbillon, un casse-gambettes de la rue de Tanger. Le jeune homme – qui portait cette fois une chemise safran et un foulard rouge – offrait un festival éblouissant de contre-chants et de trémolos sur des rengaines comme “Ma régulière” ou “Paris frisette”, fox-trot et one-step bien connus, qu’il se faisait un malin plaisir de détourner de leur cours naturel en parasitant de ses cadences inouïes le travail de l’accordéoniste, furibard qu’on lui volât ainsi la vedette.

Le spectacle terminé, Maggie tenta d’établir le contact.

– Qui es-tu ? Comment t’appelles-tu ?  
Le même, qui parlait à peine français, parvint pourtant à articuler :

– Jeannot Renard, banjoïste !

Maggie sourit. Jeannot lapin, elle connaissait, mais Renard, c’était plus rare.

Soudain, une jeune Romanichelle à la longue chevelure noire surgit et, après avoir fait les poches au gamin, l’entraîna sans ménagement vers la sortie. On aurait dit un kidnapping.

Maggie n’était pas femme à se laisser marcher sur les pieds, et son premier mouvement fut de se lancer à la poursuite de cette voleuse d’enfant.

Le bossu Lagardère l’en dissuada, expliquant que Django et son frère Joseph étaient des poches percées, raison pour laquelle Négro, enfin Laurence Reinhardt, leur mère, les interceptait à la sortie des concerts avant qu’ils n’aillent dilapider au jeu leur maigre cachet.

Pour Albert Préjean, le plus sage était que Maggie laissât tomber. Ces Romanos venus de Belgique, de Pologne, de Hongrie qui campaient aux portes de Paris n’avaient pas la réputation d’être spécialement des tendres et, à trop vouloir les coller, Maggie allait finir par s’attirer de gros ennuis. Seulement voilà, elle s’était fourrée dans la tête que Django était le nouveau Paganini et qu’elle devait faire quelque chose – quoi, elle ne savait pas – pour l’arracher aux bas-fonds. Préjean venait de signer pour un nouveau film d’Henri Diamant-Berger, le tournage démarrait dans trois jours en Roumanie, il proposa à Maggie de l’accompagner... À quoi bon aller chercher dans les Carpates ce qu’on pouvait trouver à deux jets de métro ?

Sans la moindre escorte cette fois, elle s’aventura dans les fortifs, ce dédale de rues case-nègres et de lopins horticoles qui s’étendait entre les remparts de la ville (ou ce qu’il en restait) et la banlieue. Là, le ciel était toujours bas, un crachin d’Armorique pissouillait sur les toitures en tôle et les pieds de tomates. Maggie pataugea dans des flaques d’eau croupie, se prit les pieds dans des ornières, enjamba un cadavre de bourricot au ventre gonflé, parvint sur le glacis où se dressait le camp manouche, gigantesque parking de plus de cinq cent roulottes dételées, garées à la diable parmi les tas de déchets industriels aux émanations toxiques.

Dans cet immense dépotoir à ciel ouvert se côtoyaient chiffonniers, rétameurs, ferrailleurs, toute une population de claque-patins ravagés par la tuberculose et l’alcoolisme. Maggie s’était renseignée auprès de Guérino et Lagardère. Django, l’enfant aux doigts d’or, était le petit prince de ce cloaque. Avec son frère Joseph et quelques garnements dépenaillés, il faisait les quatre cents coups. Il aimait attirer l’attention, être admiré, fût-ce pour des faits aussi peu glorieux que balancer des boulons d’acier sous les rails des tramways ou caillasser les taxis téméraires qui se fourvoyaient dans la zone. Django dirigeait la bande des Foulards rouges. Il était le chef, mais un chef qui laissait à son cadet le soin de foncer dans le tas chaque fois qu’on les traitait de culs noirs, rabouins, rastaquouères. Animal à sang chaud, le bouillonnant Joseph rendait coup pour coup, juron pour juron. Il n’était jamais à court d’inspiration. “Fermez vos claque-merde, bande de baltringues et allez retrouver vos croupionnes de mères qui vous ont pissé par le derrière !” Où allait-il chercher tout ça ? Django écoutait son frangin balancer. Il aimait le refrain des anathèmes, les répliques qui claquent, les réponses ordurières des galopins d’en face. Depuis sa montagne de détritrus, à sage distance du champ de bataille que noyait la fumée des vieux pneus brûlant aux quatre coins de la zone, il n’en perdait pas une miette. Son oreille enregistrait les moindres nuances de cet opéra de quatre sous. Par-dessus tout, il y avait la grande rumeur de Paname. Joseph rappliquait sous une grêlée de pierres. Fallait se cavalier. Prendre ses jambes à son cou. Les frères Reinhardt, avant même de savoir marcher, avaient appris à courir. Question de survie dans la jungle de Choisy. Allez, cours,

petit Manouche, cours. Sa mère le récupérait au bord de la syncope. Dans la nuit de la roulotte, Django comptait ses pulsations. Chacune semblait être la dernière. Avait-il la prescience que sa vie allait ressembler à un contre-la-montre ? Il ne l’avait dit à personne, mais il savait depuis tout petit qu’il avait un problème entre les côtes. On pouvait avoir l’oreille absolue et l’oreillette mal foutue. Il se savait suspendu à un fil. Il avait trop observé les araignées, autrefois, dans les marais de Liberchies, pour ne pas connaître la fragilité des vies. Un jour, des types comme lui vivraient centenaires. Pas aujourd’hui.

Joseph le secouait. “Allez, dégrouille-toi !” Après l’extinction des becs de gaz, c’était le bon moment pour chaparder les boulets de charbon sur les tombereaux à chevaux qui remontaient cahin-caha le boulevard Auguste Blanqui. Ils les revendaient le lendemain aux riverains. Avec l’argent de leurs larcins, ils allaient au cinéma sur les Grands Boulevards pour voir des films de gangsters. En sortant des salles obscures, Django se prenait pour Al Capone et allait jouer les gros bras dans les bistros de la porte des Lilas. Ses héros avaient pour noms James Cagney, Edward G. Robinson. Leur genre de beauté proche du délit de faciès plaisait à l’enfant nomade, ostracisé avant même d’être né. Comme ses idoles, il roulait des mécaniques en crapotant des mégots ramassés sur les trottoirs. Cette fois, Joseph ne faisait pas le poids pour lui sauver la mise face à de vrais caïds. Les deux frangins regagnaient leur campement le nez marmité et les côtes bleuies. Négro leur filait une nouvelle peignée et les enfermait dans la roulotte. Alors, pour se défouler, ils ramassaient leur poêle à frire (banjo-guitare) et en mettaient un bon coup. C’était une tradition chez les Tziganes. Ils jouaient à l’oreille, sans savoir déchiffrer les notes. Les instruments à cordes n’avaient pas de secret pour eux. Luth, cithare, mandoline. Jean-Baptiste Weiss, le père de Django, les rafistolait, ses sept oncles en jouaient dans les musettes aux côtés de maîtres à valser comme Poulette Castro et Gusti Malha. C’était là que Django avait appris, en écoutant caché sous les zincs des bistros, puis en imitant durant ses punitions. Ses extrasystoles auriculaires l’avaient repris. La musique qu’il créait, elle sortait bien de ce cœur à contretemps autant que de cette tête qui pensait à aller vite, à ne pas lambiner en route. »



# Le roman de la vie flamboyante du plus grand jazzman français

*Si sa musique est dans toutes les têtes, la vie de Jean Reinhardt dit Django, elle, est moins connue. Rien ne prédisposait ce gamin né en 1910 dans une roulotte au lieu-dit la Mare aux corbeaux, près de Charleroi, à devenir le roi du swing, le héros du peuple manouche, le chéri de ces dames. Rien si ce n'est ce caractère hors norme, instinctif, enfantin, capricieux, inspiré... En un mot génial.*

Parution le 22 août 2013

Alexis Salatko  
Folles de Django

roman

Auteur d'une quinzaine de romans et de biographies salués par la critique et récompensés par de nombreux prix – notamment *Horowitz et mon père*, prix Jean-Freustié 2006, *Un fauteuil au bord du vide*, prix François-Mauriac de l'Académie française 2007 ou récemment *Céline's band* –, Alexis Salatko écrit également pour la télévision et le cinéma.



Robert Laffont

# Absolution

« Je sais que ce n'est pas à moi de raconter cette histoire. Je ne sais pas tout de tes derniers jours, mais dans l'histoire du garçon, je n'ai pas d'autres sources que ton récit partiel sur quoi m'appuyer. Le garçon racontera peut-être sa version à lui, d'une façon que je serais incapable d'égaliser.

Il y a des jours où je pense que j'aurais dû déposer plainte en tant que "Victime", du genre de celles qu'on déposait à l'époque devant la Commission Vérité et Réconciliation (CVR) – Plainte pour Violation des Droits de l'Homme –, mais je n'ai pu me résoudre à me considérer comme une "Victime" au même titre que les autres. Tu étais certes une victime, mais pas au sens où ils l'entendaient. De toute façon, je n'aime pas ce mot, avec tout son bagage latin. Nous n'avons pas été sacrifiées et il n'y a rien dans ce qui nous est arrivé qui ait eu à voir avec le surnaturel. Qu'aurais-je fait en déposant cette plainte, sinon espéré que quelque louche et prévisible membre de l'ancien gouvernement reconnaisse ce qui t'était arrivé ? Je n'avais pas besoin, pas plus que maintenant, du peu d'argent que le gouvernement m'aurait donné en dédommagement. Qu'ils le dépensent pour ceux qui en ont vraiment besoin, de ça et de bien d'autres choses. Je n'avais pas besoin de voir mon nom ou le tien sur la liste des Victimes Officielles. Ton frère n'a rien fait dans ce sens – pas plus que ton père –, alors quel bien cela nous aurait-il fait ? Et de toute façon, sait-on ce qui est bien pour nous ? Mais j'ai besoin de trouver quelque chose de bien. J'ai besoin au moins d'imaginer ce qui peut être arrivé, pour commencer à tracer un chemin à travers le peu que je sais.

Je te ramène donc à ce carrefour, où ton voyage doit avoir commencé, avec plus d'une douzaine de personnes debout dans de brumeux refuges de lumière orange vacillante autour de toi, se déplaçant à ton arrivée. Peut-être as-tu salué d'un signe de tête la femme la plus proche, qui t'a souri une fois avant de se tourner, gênée ou craignant ce que tu pouvais représenter – la menace que tu constituais rien qu'en étant là parmi eux, seule dans l'obscurité. Une Blanche comme toi ne devrait pas être en train d'attendre au carrefour de la vieille

route de la forêt, au cœur de l'été, à pied, avec des chaussures à semelles de caoutchouc sur l'asphalte suintant, deux substances chimiques collantes qui finissent par se mélanger au bout d'un moment. Même les enfants ont su instinctivement se tenir sur leurs gardes. Les femmes comme toi n'allaient pas à pied après le coucher du soleil, pas à cette époque, pas même aujourd'hui – particulièrement aujourd'hui. Tu as dû paraître complètement folle, déboulant de la montagne dans ton déguisement de randonneuse. (Est-ce que je n'aurais pas dû essayer de t'arrêter ? Si tu m'avais dit : *Maman, je ne le ferai pas, pour toi*, aurais-je répondu : *Ne le fais pas, ma chérie*, ou aurais-je dit : *Non, il faut le faire, pour nous tous* ? Puis-je, dans le même temps, parler du bien général et évoquer la nature de ton acte ?

Tu devais avoir des provisions parce que tu étais toujours très bien organisée : eau dans un Thermos et dattes Safari, ta friandise préférée quand tu étais petite. Je te vois boire et manger, alternant eau et fruit, t'arrêtant pour respirer longuement, te calmant comme je me calme, comptant les battements de ton cœur et les obligeant à cogner moins fort. C'étaient de vieilles pratiques que tu tenais de moi, que j'avais apprises de ma mère et elle de la sienne. S'il n'y avait eu que des hommes au carrefour, tu ne te serais pas arrêtée. Tu aurais continué par sécurité, non par peur mais par précaution, prudente comme toujours.

C'était sans doute au plus profond de la nuit, passé deux heures du matin, mais ton plan, lui, était clair : la voiture viendrait, tu la reconnaîtrais au signal de ses phares. Le plan consistait à t'amener dans un endroit où te cacher jusqu'à ce que les recherches commencent à diminuer, à te faire passer la frontière vers le Botswana ou le Lesotho, et ensuite à t'exiler plus loin encore. Sans doute à cause de la circulation trop rare, quelque chose est arrivé et ton complice, le chauffeur, a été arrêté – un de plus qu'on rafflait et détiendrait jusqu'à ce que mort s'ensuive.

L'heure du rendez-vous était passée. Tu as regardé ta montre, compris qu'il était inutile d'attendre que l'aube t'expose et tu as commencé à chercher une alternative. Les chauffeurs étaient souvent victimes d'agressions ou d'embuscades. Seuls les impécunieux voyageaient sans peur. Quand on ne possède rien, on n'a rien d'autre à perdre que la vie.

Dix minutes plus tard, un camion s'est approché, et tu t'es avancée sur la chaussée, pouce levé, cheveux éclatants dans l'obscurité. Le camion a mis ses feux de code et a ralenti pour s'arrêter près de toi, dans un crissement de changement de vitesse. Le conducteur était un homme, et à côté de lui étaient assis un chien et un jeune garçon.

Cet homme, je l'imagine toujours en train de manger – le genre de brute dont l'appétit de nourriture reflète la soif de consommation en général, de tout ce qu'il peut se mettre sous la dent, un appétit incontrôlé, qui ne considère pas la modération comme une idée étrangère, mais comme un concept antagoniste : se modérer, c'est limiter son expérience du monde. Donc, quand le camion a stoppé près de toi, Laura, j'imagine cet homme couvert de détritiques alimentaires, les vêtements tachés de nourriture, tandis que le garçon semble mourir de faim.

Je te vois à côté du camion, essayant de jouer le rôle de la pute pour te faire emmener, sachant que tu aurais été capable de n'importe quoi pour arriver à tes fins. C'est un jeu que tu jouais parfois avec ton frère : la petite flirteuse, la cadette sexuellement précoce, l'aguichant, te moquant de sa petite queue d'adolescent dans la piscine, l'intimidant par ton développement prématuré. Tu étais en avance en tout. *Ne prends pas tes grands airs avec moi, Laura !* aboyais-je, te voyant attendre le dernier moment pour faire ton cartable et te doucher avant d'aller à l'école, puis boudier quand je te pressais. (Comment puis-je te traiter de tête de mule, toi qui aujourd'hui me manques plus que tout ?) Je te vois là-bas maintenant, la nuit, parmi ces gens, relevant ta jupe – non, pas une jupe –, défaisant le premier bouton de ton chemisier ou le nouant à la taille tout en parlant, pour découvrir ton ventre, ceinture d'ivoire dans l'obscurité.

"Où vous allez ?" avait demandé l'homme, se penchant par la vitre ouverte. Il avait la peau épaisse et les cheveux crépus ; ses bras qui dépassaient de sa chemise sans manches étaient flasques, et par les emmanchures apparaissait par instants sa poitrine pâle.

Peut-être as-tu secoué la tête ou inventé une histoire plausible. Ou peut-être as-tu simplement dit la vérité. »

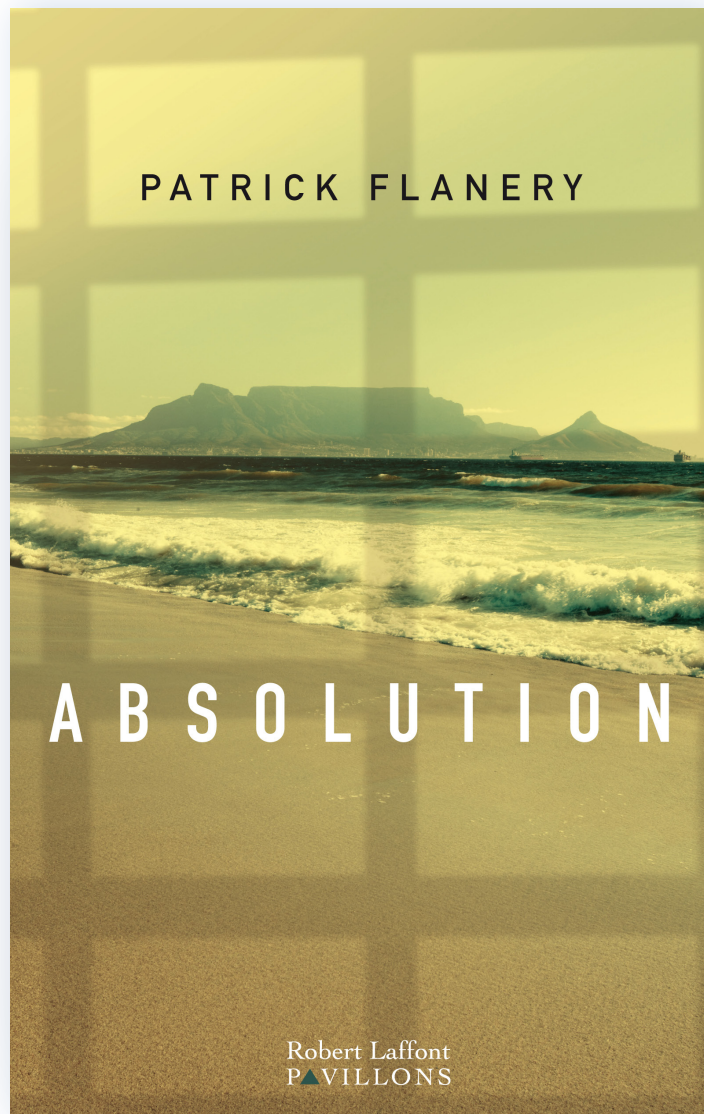
# Un duel littéraire fascinant qui tourne au thriller psychologique post-apartheid

*En Afrique du Sud, de nos jours, Clare Wade, une icône du microcosme littéraire de Cape Town, rencontre Sam, un jeune universitaire chargé d'écrire sa biographie. Tandis qu'elle-même enquête sur la disparition de sa fille Laura, responsable présumée d'attentats à la bombe en 1989, Sam découvre des liens entre la célèbre auteure et l'ancien régime d'apartheid. Mais l'universitaire est lui aussi loin d'avoir tout dit sur sa véritable identité. Entre ambivalence et faux-semblants, ils vont devoir faire tomber les masques pour élucider les drames de leurs existences passées.*

Parution le 22 août 2013

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Michel Marny

Né en Californie en 1975, Patrick Flanery, diplômé d'Oxford, vit désormais à Londres où il collabore au *Times Literary Supplement*. *Absolution* est son premier roman.



# laffont.fr

Robert Laffont, 24 avenue Marceau, 75008 Paris, 01 53 67 14 00  
Service de presse : 01 53 67 14 53, [cruelle@robert-laffont.fr](mailto:cruelle@robert-laffont.fr)  
Service commercial : 01 53 67 14 69, [bblon@robert-laffont.fr](mailto:bblon@robert-laffont.fr)  
Distribution : Interforum

Ce programme est donné à titre prévisionnel et peut faire l'objet de modifications.  
Journal offert, ne peut être vendu.